

L' Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 MARS, 1880.

No. 27.

Adieu d'un jeune poëte mourant à son ami.

A dieu, cher Amédée, ami de ma jeunesse,
Mon frère en mes plaisirs, soutien dans ma tristesse,
Adieu pour la dernière fois !
Sous un cruel destin je faiblis et succombe,
Et je sens que bientôt va s'entrouvrir ma tombe
Et s'éteindre ma voix.

Naguère, cher ami, j'étais plein d'espérances ;
Je formais, comme toi, des projets de vacances :
O rêve vain ! songe trompeur !
Hélas ! je suis semblable à cette jeune plante
Qui voit, dès son printemps, s'échapper expirante
Et sa feuille et sa fleur.

Parfois, lorsque je songe à mon temps qui s'envole,
Je passe de longs jours sans dire une parole,
Assis, et le front dans ma main ;
Je pleure, je m'attriste, et, dans ma rêverie,
Je voudrais, d'une vie éteinte, évanouie,
Remonter le chemin.....

Au banquet de la vie où je viens de paraître,
Au moment où pour moi le plaisir allait naître,
De mes ans s'éteint le flambeau !
L'astre de mes beaux jours s'assombrit dès l'aurore,
Et les tristes lueurs qu'il me projette encore,
Éclaire mon tombeau !

D'une mort trop hâtive, hélas ! je suis victime !
Mes regards effrayés ont mesuré l'abîme
De la poussière et du néant.
En vain, je veux briser et secouer ma chaîne ;
Je sens un poids fatal qui me presse et m'entraîne
Au sépulcre béant !

Est-ce à moi de mourir ? A la fleur du jeune âge,
L'astre de l'avenir, brillant et sans nuage,
Me promet de si doux instants !.....
Je n'ai vu que vingt fois les moissons dans les plaines,
Les zéphirs caresser, de leurs douces haleines,
Les roses du printemps.

Est-ce à moi de mourir ? J'ai cent amis au monde !
Et la mer de la vie, aplatisant son onde,
Calme comme l'azur des cieux,
Promet, pour me guider, les plus sûres étoiles
Et les plus doux zéphirs pour conduire mes voiles
Vers un port glorieux.

O mort ! aveugle mort ! détourne ta colère :
Va frapper ce vieillard qui pleure et désespère,
A qui la vie est un fardeau,
Ce malheureux, qui n'a jamais d'heures sereines,
Et ne désire rien pour apaiser ses peines,
Que le sombre tombeau.

Pour moi, j'eus bien parfois, quelques moments moroses ;
Mais qu'est-ce qu'une épine au milieu de cent roses ?
Qu'est-ce en mes plaisirs d'autrefois ?
Contre ce temps heureux qu'on appelle vacances,
Ces rapides instants, écoulés en silence
Sous l'ombrage des bois !

Que de jours j'ai coulés, errant sous le feuillage,
Attentif, écoutant le gracieux rouage
Du rossignol aux doux accents !
Ou bien, seul et pensif, absorbé dans mes rêves,
Je regardais les flots, déferler sur les grèves
En replis écumants !

Combien de fois, j'allais avec mon jeune frère,
Respirer à loisir, dans l'ombre et le mystère,
L'air frais, délicieux du soir !
Combien de fois encor, joyeux mais solitaire,
Sous le dôme feuillu d'un orme centenaire
Je suis venu m'asseoir !

Jours trop tôt écoulés ! doux moments d'allégresse,
Pourquoi fuir et voler avec tant de vitesse ?
Pourquoi, sortant de mon berceau,
Vois-je sitôt fermer pour jamais ma paupière
Et déjà se changer ma trop courte carrière
En un triste tombeau ?.....

Mais que dis-je ? Toujours sur cette triste terre
Tout passe, tout s'enfuit, tout s'efface et s'altère ;
L'arbuste et le chêne orgueilleux ;
Sous l'étreinte du temps le pin au front superbe
Tombe, et rampe à nos pieds ne laissant comme l'herbe
Que poussière à nos yeux.

Vers un terme fatal, tout ce qui vit chemine,
Et le temps, entassant ruine sur ruine,
Entraîne tout vers le néant ;
L'homme succède à l'homme, et les âges aux âges ;
Ils ne laissent jamais pour marquer leurs passages,
Qu'un souvenir fuyant.

Tout s'efface et périt par une loi commune :
Pourquoi donc m'affliger sur ma triste infortune
Et pleurer ma fragilité ?
En face de la mort, je gémiss, je soupire ;
Mais ma foi me rassure ; et succombant, j'aspire
A l'immortalité.

Voilà, mon cher ami, tout ce qui me console ;
Car je crois fermement cette sainte parole :
"Tu ressusciteras un jour."
Bientôt je descendrai dans une obscure tombe.
Mais mon âme fuira, telle qu'une colombe
Au céleste séjour.

Pour toi, mon cher ami, toi que la vie appelle,
Tu peux te procurer une gloire immortelle
Par tes talents, par tes vertus.
Daigne, cher Amédée, au sein de ta carrière,
Soulager quelquefois, d'un tribut de prière,
L'..... qui ne sera plus.

Adieu donc, frais bocage, agréable verdure,
Où je coulai des jours d'une allégresse pure,
Gazon où je venais m'asseoir ;
Adieu, rustiques bancs, solitaires allées,
Où nous venions souvent en douces assemblées
Nous promener le soir.

Adieu, toi, cher ami, qui pleure sur mes peines.
Oh ! puisse-tu couler des heures plus sereines
Longtemps encore en ces beaux lieux !
Pour moi, je le sens bien, tranquillement j'expire ;
Dans ma mourante main je vois trembler ma lyre
Je sens fermer mes yeux.

Ste-Thérèse, mars 1880.

LUCIFER.

Lettre d'un Chartreux.

La lettre suivante a été adressée par le Père Don Corneille, à une de ses tantes, religieuse à l'Hôtel-Dieu. On a bien voulu nous permettre de la publier ; merci à qui de droit. Cette lettre a été écrite à l'occasion de la mort de la Mère St-Jean-Baptiste, dont nous annonçons le décès il y a quelques semaines.

Chartreuse de N.-Dame-des-Prés,

30 janvier 1880.

Ma bien-aimée tante,

Depuis que notre divin Sauveur a daigné mourir pour nous et répandre le baume de sa mort sur celle de ses enfants, cette séparation de l'âme et du corps, tout en conservant son caractère de pénalité, a cependant acquis un droit irrécusable au titre d'amie bienfaisante. Elle est en effet pour l'âme religieuse cette suprême visite du Bien-Aimé qui apporte le dénouement à ce drame intérieur que Lui et ses anges seuls ont pu contempler. A son souvenir on ne peut se refuser de redire avec le prophète royal : Heureux, Seigneur, heureux est celui que vous avez choisi pour habiter au milieu de vos équitables demeures.

Tel est le sort, chère tante, qui vient d'échoir à celle que nos cœurs appelaient ou sœur bien-aimée, ou tante chérie. Avec le calme et la sérénité qui sont le résultat d'une vie pure, d'une vie de lumière et de conscience, notre bonne

Mère St-Jean-Baptiste a vu s'approcher le moment de la séparation. Elle la désirait depuis longtemps comme étant le dernier mot de tous ses sacrifices qui pour elle racontent le temps et prophétisent son avenir. A vous il a été donné d'être témoin de ses derniers regards, qui appelaient le divin Epoux ; vous avez pu comprendre la joie qu'elle éprouvait de Jésus qui venait, de Jésus qui est le ciel lui-même ! Vous avez lu sur sa figure les actions de grâces que rendait son cœur agonisant, au moment où Jésus lui disait : Lève toi, ma toute belle, l'hiver est terminé ; viens jouir de l'éternel été, où les fleurs ne connaissent pas la flétrissure.

Pourquoi pleurerions nous cette âme bien-aimée, assise au pied du trône de Marie, et qui a pu déjà baiser les plaies du Sacré-Cœur de Jésus ? Ah ! répandons plutôt des larmes sur nous-mêmes, pauvres exilés de l'éternel héritage du vrai Père de tous ; sur nous qui avons tant à gémir sur notre malheureuse puissance de pécher, et qui plus est, sur nos offenses quotidiennes ! Dieu nous avait choisis comme victimes réparatrices de ces crimes si nombreux en nos mauvais jours, et nous avons l'ingratitude de contrister son divin Cœur. Il s'en est plaint par la voix de son prophète, et, dans des temps rapprochés de nous, il a lui-même fait entendre combien lui étaient amères ces infidélités de ceux qui l'approchent de plus près. Pussions-nous profiter de ces miséricordieux avertissements pour mériter d'être réunis à Jésus et à ceux qui l'ont aimé, quand arrivera pour nous le moment, qui ne saurait être éloigné, de comparaître devant le tribunal de toute sainteté.

Je n'ai pas l'intention, bien chère tante, de blâmer ces larmes que nous répandons ; elles sont un juste tribut payé au souvenir de cette âme chère à tant de titres. Vous dites, et avec raison, que nul ne ressent plus vivement que vous le sacrifice que le divin Maître vient de vous demander ; mais nul, j'en ai la ferme conviction, ne réjouira davantage le cœur de Jésus par la parfaite soumission avec laquelle vous agréez sa sainte volonté. Depuis de longues années vous avez remis au divin Epoux la régence de votre cœur, et, dans ce royaume de vos affections, Jésus n'a jamais connu le moindre retard apporté